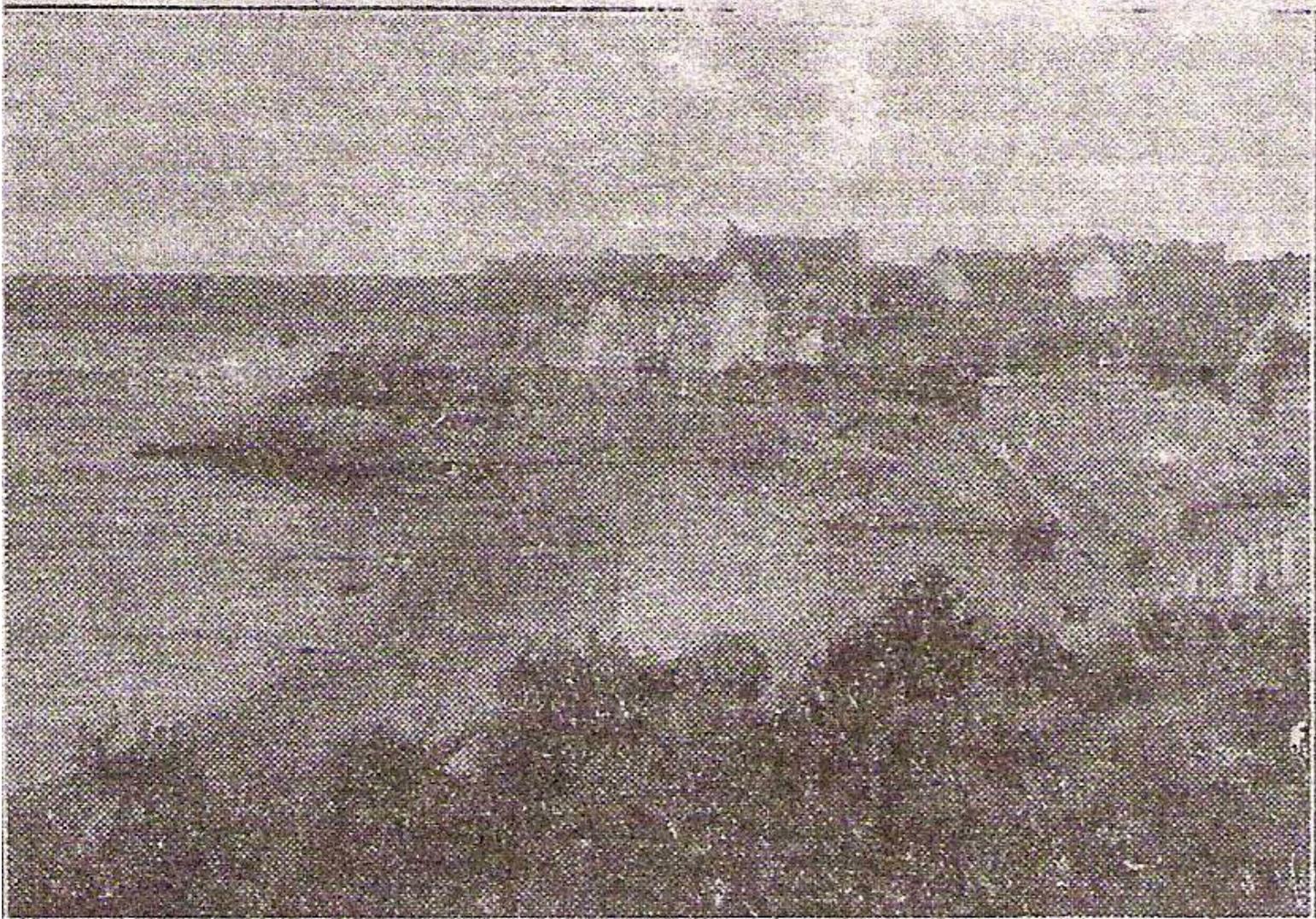


LA GRANDE PITIÉ

13-04-32

DES GOËMONNIERS DE BRETAGNE

Notre enquête à l'Aberwrach,
où deux usines sont fermées



L'ABERWRACH (LA PÊCHE DES ANGES)

Là se tiennent deux usines pour le traitement de la soude

L'ABERWRACH, 12 janvier (de notre envoyé spécial). — La baie de l'Aberwrach, en cette journée de janvier, est parée de toute sa féerie. On se croirait en plein printemps.

Mais un calme absolu règne ; les deux usines qui, tout étant rivales, sont à quelques mètres seulement l'une de l'autre, n'apportent aucune animation ; elles sont fermées. On entend seulement le grincement des poulies et le battements des avirons dans le port.

A l'Aberwrach, avons-nous dit, il y a deux usines, celle de la Compagnie Française de l'Iode et de l'Algine, dont la liquidation judiciaire a jeté une profonde perturbation dans quelques centaines de familles de pêcheurs ; l'autre appartient à la Société Bretonne des Produits Chimiques et Pharmaceutiques dont le siège est à Quimper. Elle aussi est touchée par la crise, mais pas pour les mêmes raisons que sa concurrente. J'étais à même de toucher du doigt le mal qui, en ce moment, plonge dans la misère des milliers de goémonniers.

A l'usine de la Société Bretonne

J'ai, grâce à M. Yves Le Bars, agent de la Compagnie des câbles télégraphiques, eu mes grandes entrées à l'usine de la Société Bretonne. M. Yves Le Bars est considéré, dans le pays, comme une personnalité agissante, active et bienfaitrice : avec lui, on peut franchir le seuil de toutes les maisons.

L'accueil de l'usine de la Société Bretonne a été cordial, loyal et franc, grâce à un tel cicerone.

L'usine est actuellement en sommeil ; les vastes bâtiments, qui ressemblent un peu à des casernes, resplendissent au grand soleil, sans le bourdonnement d'un moteur. Et pourtant les bureaux sont animés d'une certaine vie. Les machines à écrire cliquettent, les plumes grincent. Ce n'est donc pas le sommeil de la mort. J'ai demandé le directeur

Alerte, robuste et fort comme un montagnard du Jura qu'il est, M. Perrin me reçoit.

— Je vois, d'après les articles de l'*Ouest-Eclair*, dit-il, que vous connaissez bien la question. Que voulez-vous que je vous dise de plus. Notre usine est arrêtée momentanément pour transformer de vieilles méthodes et doter notre outillage des derniers perfectionnements

« Vous pouvez vous rendre compte

Situation angoissante,
mais non désespérée

« Vous avez, ajoute M. Perrin, nettement défini la crise actuelle. Nous sommes concurrencés par l'industrie étrangère, il y a une grosse menace pour l'avenir. L'iodé japonais peut nous supplanter. La main d'œuvre au Japon coûte moins cher que chez nous.

« Avec le Chili nous avons des accords et ce n'est pas de ce côté que nous avons quelque chose à craindre ».

J'avance alors : « Et les Soviets ? »

« Oui, me répond M. Perrin, il y a un gros point noir à cet horizon et nous le regrettons avec appréhension. Il faut absolument que le Gouvernement français nous vienne en aide. La crise économique nous a durement frappés tous, aussi bien les goémonniers que les industriels. Nos usines d'iodé regorgent de stocks. Heureusement qu'ils s'épuisent maintenant, mais les cours sont très bas par suite de la concurrence étrangère.

« Notre intérêt à nous comme celui de nos fournisseurs, c'est que les usines soient alimentées. *C'est une question de vitalité pour eux et pour nous.* Les usines de la Société Bretonne que je représente vont rouvrir leurs portes incessamment. Nous sommes passés par une période pleine d'anxiété ; elle ne durera pas, j'en suis certain. »

Sur ces paroles optimistes, j'ai pris congé de M. Perrin.

En revenant de l'Aberwach j'ai touché le petit port de Poulcansot, où quelques jours auparavant j'avais eu un long entretien avec M. Jean Le Hir, l'actif président de l'Association Professionnelle des Goémonniers.

Aujourd'hui, j'ai vu un de ces humbles, un de ceux qui mènent le dur labeur des pêcheurs goémonniers.

Un goémonnier de 17 ans nous dit...

Un gosse de 17 ans, à la large carrure. C'est presque un homme déjà fait, Michel Tréguer, du bourg de

Quistillic. Il est ravi de voir un journaliste s'intéresser à son sort, qui n'est pas très beau.

Michel appartient à une famille de douze enfants, cinq garçons et sept filles ; deux garçons sont défunts.

« Je fais le goémon et la pêche, m'a-t-il dit. Je trime plus de douze heures par jour. Les trois-quarts du temps on est mouillé, trempé. Je coupe le goémon à l'île d'Ouessant et ce n'est pas drôle d'y aller par la tempête. »

La mer à ce moment est déjà mauvaise. Le vent souffle avec violence et les lames se brisent au large contre les rives en lâchant leur bave écumeuse.

Je comprends comment les paroles du gosse ont toute leur force.

Péris en mer

Le travail est donc bien dur et les goémonniers bretons sont rudement inscrits au martyrologe.

Michel Tréguer a perdu deux cousins, deux frères. C'était vers le 18 du mois de mars 1931. Ils étaient partis sur leur barque, Joseph et François, lorsqu'en face d'Argenton, à côté du plateau du Four, la tempête les enserra dans ses griffes. Tous deux disparurent emportés par les vagues.

On a retrouvé qu'un seul cada », celui de Joseph, l'autre a disparu : drame de la mer qui n'a pas eu de témoins.

Michel Tréguer m'a raconté tout cela et a conclu avec philosophie : « De temps en temps cela arrive avec des petits bateaux comme on en a ».

Une bonne poignée de main et Michel s'en va. Il n'a pas l'air de s'en faire.

Maurice JAN.

LA GRANDE PITIÉ DES GOÉMONNIERS DE BRETAGNE

L'ABERWRACH, 9 janvier. — (De notre envoyé spécial). — L'algue, cette merveille de la flore marine, qui tantôt s'étire en filaments souples et soyeux comme une chevelure de femme, tantôt s'étale en larges rubans, fait bien parler d'elle depuis quelques mois sur notre côte bretonne !

Source de richesse incomparable, après avoir fait vivre des milliers de familles (on m'a cité le cas d'une maisonnée de cinq personnes qui se sont fait un gain annuel de 40.000 francs), elle semble près de se tarir.

Si j'en juge par ce qu'il m'a été donné de voir vendredi et samedi dans la région de Landéda, où la crise sévit dans toute sa force, la situation est des plus sérieuses et doit attirer sans tarder l'attention vigilante du gouvernement.

Je prenais donc à Brest l'autobus. Le panorama de la rade offrait un aspect presque tragique. Vestiges de la dernière tempête, des nuées basses traînaient. Un soleil pâle éclairait par intervalles de vastes plaques d'eau couleur de plomb, et dans le fond s'estompaient en grisaille les masses confuses des vieux cuirassés.

Si, par contre, à Landéda, un soleil printanier m'accueillait. Dieu, que les gens semblaient soucieux ! Ils ne s'occupaient guère, je vous en répons, du riant tableau que présentait à ce moment la nature.

SITUATION TRAGIQUE A LANDÉDA, A SAINT-PABU ET A PLOUGUERNEAU

Dans cette contrée, en effet, les goémonniers ont été doublement éprouvés par la baisse du prix de la soude et surtout par la liquidation judiciaire de la plus importante usine du littoral. Ici, une explication est nécessaire.

Jusqu'en 1928, la production de l'iode était assurée par 15 ou 16 usines grou-

pées en véritable syndicat sous le vocable de Compagnie Bretonne, tout en conservant chacune sa propre autonomie. En 1928, une nouvelle usine, la Compagnie Française de l'Iode et de l'Algine s'installe à l'Aberwrach, qui en possède déjà une de la Compagnie Bretonne.

La nouvelle venue prend tout de suite des airs de grande dame; elle monte des bâtiments imposants dotés des derniers perfectionnements de la machinerie. Telle qu'elle est, elle peut absorber la totalité de la production de l'iode du Nord-Finistère, soit 400 tonnes, — et non 300 comme nous l'avons dit. La Bretagne entre pour un tiers dans la production mondiale de l'iode.

Il y eut alors la ruée des goémonniers vers cette usine, qui achetait aux prix forts. Or le 4 décembre 1930, le directeur de la Compagnie Française de l'Iode et de l'Algine avisait le président de l'Association professionnelle des goémonniers, M. Jean Le Hir, que l'usine serait arrêtée une partie du mois de décembre pour réparations et pour l'installation du courant électrique, et qu'elle reprendrait aussitôt sa fabrication dès les fêtes de Noël passées.

Le paiement des goémonniers aurait lieu moitié le 5 février 1931, moitié le 5 mars 1931.

En fait, les réparations durent, se prolongent indéfiniment, car l'usine est depuis bel et bien fermée. La liquidation judiciaire fut prononcée.

DOUBLEMENT ÉPROUVÉS

La soude produite par les goémonniers en 1930 ne leur a jamais été payée; c'est pourquoi la misère complète accable les familles de St-Pabu, de Plouguerneau et de Landéda, ainsi que de nombreux coupeurs de goémon qui s'en vont chaque année faire la récolte dans les îles.

Ces pauvres gens ont perdu une année entière et l'année 1931, pendant laquelle ils se sont adressés aux usines de la Compagnie Bretonne, a été néfaste aussi pour eux. Le prix de la soude à ce moment avait baissé de moitié.

Et voilà pourquoi, par une matinée ensoleillée de janvier 1932, j'ai trouvé nos braves goémonniers en proie à la tristesse et au découragement.

(A suivre).

Maurice JAN.

LA GRANDE PITIÉ DES GOEMONNIERS DE BRETAGNE

L'ABERWRACH, 11 janvier (de notre envoyé spécial) :

L'aimable obligeance d'un vieux brestois, M. Le Treste, m'a permis, ce matin, de me rendre dans cette région de Landéda où la presque totalité des habitants vit de l'industrie du goémon.

J'ai trouvé quelqu'un qui peut se faire le porte-parole de tous : M. René Nicolas. Il travaillait comme chauffeur à l'usine de la Compagnie Française de l'Iode et de l'Algine. Lorsque l'usine ferma ses portes, M. Nicolas prit du service à la Compagnie Bretonne, fermée maintenant elle aussi. « J'ai subi les effets de la crise, me dit M. Nicolas. Je suis jeune marié, j'ai deux enfants, et pour moi la situation est bien dure. Heureusement que la Compagnie Bretonne va bientôt rouvrir ses portes. »

UNE INTERVIEW DU MAIRE DE LANDEDA

Je souhaite bonne chance à M. Nicolas, et j'ai la fortune heureuse de voir le maire de Landéda, M. Kéraudy

Quand il a vu un journaliste, il a eu un sursaut d'étonnement et a assuré son binocle.

« J'ai lu *L'Ouest-Eclair*, m'a-t-il dit. Votre journal défend les intérêts des goémonniers, et vous avez rudement raison. En tant que maire de Landéda, j'ai vu l'année dernière des choses très tristes. A la suite de la déconfiture de l'usine de la Société de l'Iode et de l'Algine, il y a eu beaucoup de victimes. Les goémonniers n'ont pas été payés l'an dernier. C'est la misère noire pour eux, et pour les commerçants aussi. »

Il me cite le cas d'un épicier-débitant de boissons : En 1929, ce dernier a pris son commerce. L'installation de la nouvelle usine lui a rapporté un peu d'argent. Mais la crise est venue et, en 1931, il n'a pas touché un sou puisque tous ses clients prenaient la marchandise à crédit.

« Les communes, ajoute M. le Maire de Landéda, ne peuvent rien faire. Nous n'avons pas de fonds de chômage, seulement quelques fonds d'assistance pour les vieillards, les infirmes, les incurables. Je remercie, au nom de mes administrés, *L'Ouest-Eclair* de la vigoureuse campagne qu'il mène pour les malheureux goémonniers si durement éprouvés. »

Ouest éclair 12.01.1932 M. J.

LA GRANDE PITIÉ DES GOEMONNIERS DE BRETAGNE

Une interview de M. Jean Le Hir,
président de l'Association
professionnelle des Goémonniers

POULANSCOT, 10 janvier, de notre envoyé spécial. — Comme à Poulanscot, en cette matinée de janvier, la nature était belle. Le ciel était d'un bleu très pur et la baie de l'Abervrach apparaissait dans toute sa beauté. La mer était basse, les dunes se profilèrent nettement découpées avec leur herbe rase; dans le lointain, le phare de l'île Vierge érigé sa silhouette élancée.

Poulanscot, Landéda, Saint-Pabu, Plouguerneau, sont presque le royaume du goémon; toute la population vit de l'industrie de la soude.

Sur le bord de la route une maison abrite M. Jean Le Hir, président de l'Association des goémonniers que je venais voir spécialement. Personne

n'était mieux désigné que lui pour me renseigner sur les doléances des pêcheurs de goémon.

Ah ! que M. Jean Le Hir est d'un abord difficile ! il a fallu franchir quelques centaines de mètres de greves enlever souliers et chaussettes et le bain de pieds en plein mois de janvier n'a rien de particulièrement agréable, je vous assure. L'accueil de M. Le Hir a vite fait de vous réchauffer, tout au moins le cœur.

Ils sont là, sur la grève des dunes, une centaine de goémonniers, dans l'eau jusqu'aux genoux, attirant avec leur râteau le goémon que la dernière grande marée a rejeté sur le rivage. Hommes et femmes se démenent dans une véritable féerie de couleurs : le vert, le bleu, le jaune des costumes se marie sous la lumière crue du soleil et tente la palette d'un peintre.

Je hélai M. Le Hir, qui avait accroché en même temps que le goémon, une belle plie brillant relief du repas du midi.

— Comme je suis content que l'Ouest-Eclair soit venu trouver les goémonniers, me dit-il, il est grand temps qu'on s'occupe de nous !

— Vous allez me raconter vos misères, qui sont très lourdes !

— Ah ! je m'y connais un peu et si je suis président de l'Association des Goémonniers soyez certain que les camarades peuvent compter sur mes services.

Droiture, loyauté, franchise, ce sont les vertus qui caractérisent aussitôt à mes yeux, M. Le Hir.

Je ne veux pas l'interrompre dans son travail, et je lui donne rendez-vous à 2 heures à son domicile.

Chez M. Le Hir

La maison est reluisante comme une cabine de paquebot avec un brin de coquetterie. Dans la maison, M. Le Hir se repose quelques instants rares de son dur labeur, il l'a ornée, il l'a parée, il l'a entouré de toute son affection. Il a 47 ans, c'est un inscrit maritime, il a le rude et franc parler des gâs de la côte. Quartier-maître des fusiliers marins, il a, au début de la guerre, reçu 18 blessures. La tête n'avait pas été entamée, c'était bien une tête de Breton. Lorsque, quelque temps après, il fut blessé une nouvelle fois et subit la trépanation. Il a fait Dixmude et l'Yser et pour lui encore le veston n'est même pas orné d'un ruban rouge. Il a quatre enfants, il parle franchement avec l'abondance du cœur.

« La situation ici, me dit le président de l'Association Professionnelle des Goémonniers, est plus grave qu'ailleurs. La fermeture de l'usine de l'Abervrach, la Compagnie Française de l'Iode et de l'Algine, nous a tué. Oui, monsieur, avant nous pouvions vivre, maintenant nous sommes tous ruinés.

Quand, en 1930, la Compagnie Française ferma ses portes, nous avions travaillé une année pour elle sans être payés. La liquidation judiciaire est intervenue et depuis, nous n'avons pas reçu un centime. L'année 1931 a été aussi déficitaire pour nous, puisque les cours de la soude ont baissé de moitié.

« Nous autres, goémonniers, nous n'avons pas à connaître les raisons de cette déconfiture; tout de même, nous en sommes les victimes. »

J'essaie de rassurer M. Le Hir, car il est franchement pessimiste.

On quitte le pays

« Dites bien, continue M. Le Hir, que la situation, pour les gâs de Saint-Pabu, Plouguerneau et Landéda est des plus critiques. Nous sommes doublement lésés, par suite de la liquidation judiciaire de l'usine de l'Abervrach et de la baisse du prix de la soude.

« Nous ne sommes pas malheureusement les seuls. Toute la côte est touchée. Il y a aussi des fermiers des îles du Conquet qui n'ont pour métier que la coupe du goémon, qui employaient jusqu'à 40 à 45 ouvriers. Ils ont obtenu le prix minimum de 300 francs la tonne de soude.

« Faut-il vous étonner qu'après cela un cinquième de nos jeunes gens abandonnent le pays ? en s'engage dans la Marine et dans l'Armée de terre.

« Mais moi qui vous parle, il y a des moments où je me demande si je ne devrais pas suivre le mouvement et reprendre la capote de fusilier marin.

« Je vous cite le fait d'un bonhomme de mon âge qui a lâché le métier de goémonnier et a pris du service à la direction du port de Toulon.

« Tout de même à nos familles on devrait venir en aide ; les communes ont fait l'impossible ; la détresse reste cependant. »

Je suis resté confondu devant une telle misère.

Misère ! Misère !

La discrétion est le propre du marin. On arrive à le faire parler cependant.

C'est le cas de M. Le Hir, qui avec son rude langage franc et loyal continue. Il ne s'occupe pas de son malheur à lui, mais de celui des autres.

« Par suite de la fermeture de l'usine de la Compagnie Française il y en a des misères parmi nous, ils sont endettés pour des milliers de francs. Comment vont-ils s'en sortir, si la liquidation judiciaire ne leur apporte qu'un pourcentage insignifiant.

« A Landéda, il y a la famille P..., qui a eu tous les malheurs ; leur petite ferme a été durement éprouvée par des pertes de bestiaux et la débâcle de l'usine, la baisse du prix de la soude a achevé de les ruiner. Ils ont 5 enfants.

« Les Le D..., avec leurs quatre enfants sont également dans la misère. Est-ce qu'on ne pourrait pas faire quelque chose pour eux ? Et ils ne sont pas les seuls. »

« J'ai de la paille dans mes sabots »

M. Le Hir, après s'être épanché franchement auprès du journaliste qui écrit ces lignes, termina par des paroles pleines de bon sens :

« On ne demande pas d'être riche. Je travaille depuis 12 ans et vous voyez j'ai encore de la paille dans mes sabots. On demande une chose, viare de notre métier qui n'est pas toujours drôle.

« A la fin du mois de juillet, nous sommes payés de notre récolte de l'année, mais nous ignorons lorsque nous avons les pieds dans l'eau pendant des mois à quel tarif nous serons rémunérés. »

M. Le Hir, dans son interview a omis de me dire quelque chose : les goémonniers sont souvent victimes de la trahison de la mer. Ils ont aussi parmi eux des sauveteurs de vies humaines. C'est donc dire combien leur métier est périlleux. Est-ce qu'on ne peut pas faire quelque chose pour ces braves gens ? dont la situation actuelle offre quelque chose d'angoissant ?

M. Le Hir, en tant que président de l'Association professionnelle des goémonniers, m'a parlé sans acrimonie contre qui que ce soit, sans haine en soldat qui en a vu bien d'autres.

Il compte sur son pays pour défendre les milliers de familles que la crise vient de frapper d'une façon si cruelle.

Maurice JAN.